

Du côté des revues

Nicolas Tremblay

Numéro 118, été 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37111ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tremblay, N. (2005). Compte rendu de [Du côté des revues]. *Lettres québécoises*, (118), 55-55.

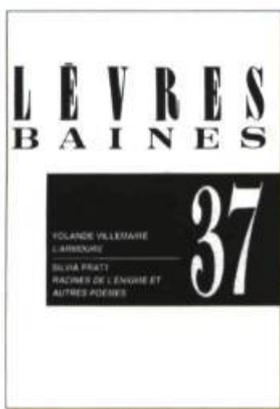
CONTRE-JOUR. *Cahiers littéraires*, n° 5, hiver 2004, 184 p., 12 \$. (*Contre-jour*, n° 47506, C.P. Plateau Mont-Royal, Montréal, Québec, H2H 2S8, www.contre-jour.ca)



C'est grâce au travail de Pierre Nepveu — cela, on l'apprenait entre autres dans les pages de notre dernier numéro — que des inédits posthumes de Miron paraissent depuis sa mort en 1996, ou paraîtront sous peu. L'histoire de la genèse de *L'homme rapaillé* a pourtant été beaucoup ressassée. Malgré cela, l'accès de Nepveu aux archives personnelles de l'auteur et son travail d'édition nourrissent encore le sens inépuisable du grand recueil du « magnifique » qu'on n'aura visiblement jamais cesse de gloser. Dans les cahiers

littéraires Contre-jour, on peut lire, rassemblés sous le titre « Poussières de mots », de nouveaux textes de Miron, plus exactement des notes inédites, colligées et présentées par Nepveu. Écrites parallèlement à la création laborieuse de *L'homme rapaillé*, c'est-à-dire entre 1950 et 1970, ces notes — publiées partiellement dans *Contre-jour* en guise d'aperçu d'un livre à venir — témoignent d'un intense travail réflexif, hétéroclite, fragmentaire, sur le sens de la poésie et le devenir du poète dans l'Histoire. Questions qui, comme on le sait, traversent continuellement la parole mironienne, à l'exception qu'ici, au contraire de la synthèse du recueil poétique (et du verbe « rapailler » qui soude ses forces antagoniques), elles apparaissent dans l'inachèvement et « l'anarchie des objets ». À lire absolument pour comprendre comment travaille une pensée, et aussi pour constater comment sa germination peut être source de beautés poétiques aussi grandes (sinon plus par moments) que celle de sa parole achevée (selon la fausse illusion que donne l'objet-livre, doit-on dire, contre laquelle Miron luttait d'ailleurs, comme l'attestent maintenant ses notes en plus de tout le reste).

LÈVRES URBAINES, n° 37, « Yolande Villemaire/Silvia Pratt », 2004, 64 p. (*Lèvres urbaines*, C.P. 335, 1497 Lavolette, Trois-Rivières, Québec, H2H 2S8, www.ecritsdesforges.com)



La formule de *Lèvres urbaines* exacerbe particulièrement l'aspect polymorphe et fuyant de la poésie. En faisant se rencontrer la voix de deux poètes dans une sorte de face-à-face, elle incite évidemment le lecteur à les comparer, à leur trouver des similitudes. Toutefois, ce travail difficile, approximatif, déçoit souvent; Beausoleil — qui dirige cette revue et signe toujours les préfaces — me convainc d'ailleurs rarement de la pertinence des rencontres qu'il provoque. Je ne puis m'empêcher de lire, notamment dans sa présentation du numéro 37 (où l'on croise Yolande Villemaire et Silvia Pratt, une poète mexicaine), beaucoup d'arbitraire que tentent

de camoufler des pseudo-motivations venues après coup, quand il s'agit de justifier rétroactivement la chose par des explications générales et fabriquées. Cela est dû, en grande partie, à un problème de genre, le préfacier tenant un métadiscours dans les termes mêmes de l'objet analysé, tout en gonflant quelques métaphores qui, par la force des choses, finissent par se retrouver, explicitement ou de façon latente, chez les deux poètes. Le vis-à-vis mériterait donc, selon moi, de se faire de façon plus concerté au lieu d'espérer que la rencontre fortuite de textes autonomes produise d'elle-même, au bout du compte et par un quelconque miracle interprétatif, des rapprochements (la collection « Vis-à-vis » que dirigeait

Claudine Bertrand chez Trait d'union réussissait mieux que *Lèvres urbaines* ce genre de réunion scripturale à quatre mains). Enfin, je dois dire que ces quelques commentaires critiques n'enlèvent rien à l'excellence de la suite poétique de Villemaire, « L'armoire », qu'à pas plus son court essai poétique « Toucher la texture du temps », publiés tous deux dans les pages de ce numéro.

JET D'ENCRE. *Revue de création littéraire*, n° 5, automne 2004, 144 p. (Publications Jet d'encre, Faculté des lettres et sciences humaines, Université de Sherbrooke, Sherbrooke, Québec, J1K 2R1, jetdencre@Usherbrooke.ca)



La revue *Jet d'encre* privilégie, d'après les mots de Nathalie Watteyne, l'« anticonformisme d'esprit ». Pour Simon Frenette, codirecteur du cinquième numéro de la revue, cette marginalité s'exprime souvent dans la littérature par des voix d'enfants. Cet intérêt de Frenette pour ce type d'énonciation a produit une belle unité dans cette dernière livraison de *Jet d'encre*. Plusieurs textes adoptent donc ce point de vue régressif. Frenette, d'ailleurs spécialiste de Ducharme, signe lui-même une nouvelle où la parole est donnée à un esprit toujours collé à ses origines balbutiantes. Mais il faut surtout souligner la participation de Marie-Sissi Labrèche, avec « L'homme et moi » où s'ajoute à l'idée de genèse celle du

recommencement par la filiation, ainsi que celle d'Hervé Bouchard, où l'auteur nous offre un texte façonné dans sa langue unique, illusoirement débutante, dont nos lettres devront bien reconnaître, tôt ou tard, toute la richesse et l'originalité. Beaucoup d'autres textes de grande qualité s'ajoutent à ceux-là, reliés ou non à la thématique accidentelle, dont ceux de Gilles Pellerin, de José Acquelein et de Patrick Brisebois. Une entrevue avec Gaëtan Soucy réalisée par Frenette termine ce numéro. L'auteur de *La petite fille qui aimait trop les allumettes* y tient des propos intéressants sur l'apparition de la voix de l'enfant en littérature, dont il situe approximativement le début chez Rousseau, et non chez Ducharme, comme on aurait tendance à le penser rapidement au Québec.

LA COMPAGNIE À NUMÉRO, n° 4, « Christ de corps », 2004, 272 p. (Livre Voyageur, 3547, rue Swail, Montréal, Québec, H3T 1P5, www.bibliopolis.net/livrevoyageur)



Mélange de *scrapbook*, d'écrits de potache et d'obscénité, *La compagnie à numéro* ne fait pas dans les fleurs de rhétorique. Il souffle toujours dans ses numéros un air de sabbat et d'irrévérence hyperbolique. Sa quatrième parution, « Christ de corps », reste fidèle (et c'est peu dire) à cette ligne éditoriale où se mêle à un esprit libertin une esthétique de l'immonde. Ici encore, répétant en grande partie les thématiques de son premier numéro, la revue marginale fréquente la théologie négative. La majorité des

textes s'articulent ainsi autour d'un érotisme dévoyé, parfois satanique, n'hésitant pas à décrire avec emphase des actes de sodomie et à utiliser à l'occasion quelques substantifs vulgaires tels que « foutre » et « con ». Ici et là, on fait bien quelques trouvailles, comme celle de la recherche historico-littéraire de Pierre Rousseau sur les orifices du corps. Il reste néanmoins que, dans l'ensemble, les collaborateurs de ce numéro vivent dans des procédés thématiques où le propos se complaît dans la petite scatologie, la profanation un peu sottise et l'éjaculation vaginale. L'iconographie vient toutefois à la rescousse de la pauvreté textuelle générale en donnant à voir des miniatures, souvent très explicites, qui font résonner notre corps glorieux jusque dans ses fondements.